



théâtre - création

# Illusions

5 et 6 mars - 20h30

*d' Ivan Viripaev, compagnie Java Vérité, mise en scène Julia Vedit*



acb, scène nationale bar-le-duc  
le théâtre - 20 rue Theuriet - 55000 Bar-le-Duc  
réservations : 03 29 79 73 47

**ILLUSIONS**

d'**Ivan Viripaev**

texte inédit en France, traduit du russe par **Gilles Morel** et **Tania Moguilevskaia**

mise en scène **Julia Vidity**

avec **François de Brauer, Claire Cahen, Laurent Charpentier** et **Lisa Pajon**

dramaturgie **Guillaume Cayet**

scénographie et accessoires **Thibaut Fack**

lumière **Nathalie Perrier**

création sonore **Bernard Valléry** costume **Valérie Ranchoux**

production **Java Vérité**

Coproduction acb, scène nationale Bar-le-Duc, résidence de création à l'acb / Théâtre Ici et Là - Manciennes avec le soutien du Théâtre de la Manufacture-CDN de Nancy

Nathalie HAMEN  
Professeur de Lettres  
Professeur-relais auprès de l'acb, scène nationale de Bar-le-Duc

**ILLUSIONS**  
d'Ivan Virpaev  
compagnie Java Vérité  
mise en scène **Julia Vedit**

## 1 L'AUTEUR

Ivan Viripaev est un jeune auteur (40 ans en 2014), metteur en scène, scénariste, réalisateur dont l'écriture singulière s'impose sur la scène internationale depuis une dizaine d'années.

Né à Irkoutsk en 1974, il commence sa carrière en Extrême-Orient russe puis s'installe à Moscou en 2001.

En France, c'est le metteur en scène bulgare Gallin Stoev qui le fait découvrir au public. Sa création la plus récente est *Danse « Delhi »* montée au Théâtre National de la Colline en juin 2011.

Ivan Viripaev a mis en scène sa pièce **Illusions** au Théâtre Praktika de Moscou en 2011. Le texte est également monté en Allemagne et en Pologne où il travaille régulièrement depuis 2009.

En mars 2013, Ivan Viripaev est nommé directeur du Théâtre Praktika à Moscou.

En France, tous ses textes sont pratiquement traduits ; il est l'auteur contemporain russe le plus représenté dans l'espace francophone.

## 2 LE TITRE

**Illusions** est le titre ; tout n'est qu'illusion est certainement le constat que l'on est amené à faire après avoir lu ou vu la pièce ; l'amour véritable ne serait qu'une illusion, une croyance erronée après qu'on a eu entendu les confessions des quatre personnages concernant leurs vies amoureuses. Constat philosophique, donc, **l'amour**, grand sujet de la pièce, ne serait qu'une illusion. Illusion aussi de croire que la vérité se loge dans ce qu'on dit. Illusion de croire que l'on peut avoir des certitudes. Illusion de croire à de la constance dans ce monde changeant. **Illusions** est au pluriel, on l'aura remarqué.

Etymologiquement, rappelons que la racine du mot « **illusion** » est « **ludus** », le **jeu** - l'illusion est ce qui joue, ce qui trompe nos sens - et cela renvoie évidemment au jeu théâtral et au **jeu de marivaudage** qui anime les quatre personnages de la pièce.

Notons également que Viripaev a pris soin de citer en exergue de sa pièce quatre vers de Corneille, tirés de **L'Illusion Comique**.

## 3 LE GENRE

Il n'est plus pertinent, en ce qui concerne le théâtre contemporain, de parler de « genre », on parle plutôt d'« écritures dramatiques » ; mais si l'on se référait à la typologie traditionnelle du texte théâtral, **Illusions** serait alors une « comédie » humaine au sens des comédies de Beckett qui sont infiniment drôles et infiniment tragiques par le questionnement philosophique qui les habite.

Ici il s'agirait plutôt d'une « **fin de partie** » puisqu'il s'agit des récits de fin de vie de quatre octogénaires !

#### 4 UNE FORME ET UNE ÉCRITURE DRAMATIQUE SINGULIÈRE

La liste des personnages annonce bien quatre personnages, deux femmes et deux hommes, des trentenaires mais qui vont entrer sur scène, dit la didascalie initiale, « **uniquement** pour raconter aux spectateurs les histoires de deux couples mariés », présentant la même parité (deux femmes et deux hommes) mais qui sont, eux, très vieux.

On a donc quatre personnages - **narrateurs** qui vont raconter la vie de quatre personnages de théâtre ou de récit - sont-ils vraiment incarnés puisqu'ils n'existent que par le **truchement** du discours des premiers ? Il y a donc un **écran** supplémentaire par rapport au dispositif théâtral habituel, jouant déjà sur la double énonciation !

Il y a, dans cet emboîtement des quatre personnages qui racontent quatre autres personnages, une curieuse mise en abyme et une superposition des niveaux de narration qui déstabilise le spectateur. Ce qui est troublant dans l'écriture d'*Illusions* c'est le mélange du récit (et du discours direct et indirect inhérent au récit) et de la parole incarnée des personnages et restituée par les personnages-narrateurs.

Par ailleurs, la modernité de cette pièce vient aussi du fait que la chronologie des récits est battue en brèche et que les informations données sont fragmentaires, éclatées et parfois même, remises en question.

Un des personnages de la pièce, Sandra pense « **que dans la vie il n'y a rien d'entier, mais seulement de menus morceaux éclatés** », ce qui pourrait être une formule pour définir l'écriture théâtrale contemporaine qui privilégie une écriture éclatée, non totalisante, qui renonce à apporter un point de vue définitif sur le monde, préférant un jeu de facettes, une vision kaléidoscopique du monde.

#### 5 LA FABLE

Quatre personnages-**jeunes** vont raconter la vie de quatre personnages-**vieux** en leur donnant la parole parfois mais aussi en commentant ces vies et ces personnages.

Ces quatre octogénaires vont se livrer, sur leur lit de mort, à des **confessions** définitives et féroces dans leur volonté de « dire la vérité », à des **relectures** et des **mis en perspectives de leurs vies révolues** qui vont, par un jeu de dominos, provoquer des révolutions dans les équilibres de leurs couples et même dans leurs conceptions du monde.

#### 6 VÉRITÉ ET MENSONGES

« Des gens formidables », c'est ce qu'annonce d'emblée, tout au début de la pièce, la première femme qui présente le couple marié (Dennis - Sandra). Albert, le meilleur ami de Dennis est « une très bonne personne » et Margaret, sa femme depuis cinquante ans, est une « personne magnifique, bonne et intelligente ». Ces quatre protagonistes sont épris d'un désir de dire la vérité à leur conjoint (longévité et fidélité de couple remarquable dans les deux cas) et il n'y a, a priori, **aucune raison de mettre cette vérité en doute** d'une part, grâce à leurs qualités morales souvent notées et d'autre part, parce qu'ils parlent du bout de leur vie ou sur leur lit de mort. Ces confessions définitives et sincères ne souffrent donc pas d'être interrompues (« ne m'interromps pas ! »), ni d'être remises en question par « l'autre » ou par le spectateur.

Deux couples fidèles (Dennis - Sandra et Albert - Margaret) et deux amis indéfectibles (Dennis et Albert) font donc des **relectures**, au seuil de la mort, de leurs vies passées et **font le point** sur leurs expériences et leurs certitudes.

C'est pourtant à partir de ce **jeu de la vérité** que **tout va se dérégler**. Le « marivaudage » va naître de leurs discours, de leurs confessions. **Le mensonge va naître de ce désir obsessionnel de dire la vérité**. La trahison va sourdre de ces récits de fidélités exemplaires : c'est la confession de Sandra à Albert (elle lui avoue sur son lit de mort que, bien que fidèle à Dennis, elle n'a pourtant aimé que lui, Albert), qui va provoquer la prise de conscience d'Albert, à 80 ans, et sa confession à sa femme Margaret : oui, il s'est trompé toute sa vie, en fait il aime Sandra ! Puis il se remémore la confession (« monologue enflammé » que lui avait fait Dennis, son ami, il y a longtemps - ils avaient trente-cinq ans -) : oui, Dennis brûlait de désir pour la femme d'Albert, Margaret ; ce seul souvenir fait prendre conscience à nouveau, à Albert, de l'illusion de son amour « romantique » pour Sandra ; il n'a jamais aimé que Margaret, en fait !

Le discours de l'autre fait donc aimer celui à qui il s'adresse (Albert aime Sandra par contamination, par mimesis, pourrait-on dire, parce qu'elle lui a déclaré son amour).

Et le désir de l'autre (Dennis, mari de Sandra, a désiré toute sa vie Margaret) rend à Albert sa femme désirable et la réhabilite comme amour de sa vie selon le vieux schéma de la triangulation du désir.

**Le discours de vérité a donc pour conséquence de mettre en question la vérité de l'amour.** Les protagonistes se rendent compte qu'ils **ont menti à l'autre** et qu'ils **se sont mentis à eux-mêmes**. Une terrifiante ronde de l'amour mis à nu disqualifie l'authenticité même de cet amour.

Si le discours de la vérité est envahissant, l'est tout autant celui sur le **mensonge**.

Il y a, dans la pièce, un récit emblématique de ce refus du mensonge : c'est l'épisode de la soucoupe volante que voit le petit Dennis âgé de huit ans. Il renonce à appeler ses parents car il a la prescience qu'il ne sera jamais cru et il « fait intérieurement le serment, que plus jamais, jamais, il ne raconterait de bobards à personne ». Serment tenu : « Dennis était un homme qui ne racontait jamais, jamais de bobards ». Affirmation qui ruine ipso facto, chez le spectateur, l'aveu précédent de Margaret à son mari Albert : « Toutes ces années Dennis et moi nous étions amants ».

Entre amour et désir, vérité et mensonge, réalité et fiction, tout semble confusion, illusion.

Il n'y a pas de vérité absolue, tout est mouvant et changeant, car tout est affaire de points de vue comme chez Pirandello ; **à chacun sa vérité** ! Vérité qui peut être fluctuante, comme pour Albert qui n'aime plus sa femme Margaret mais Sandra puis à nouveau sa femme, au gré des confessions des uns et des autres.

## 7 HUMOUR ET IRONIE TRAGIQUE

L'humour a une place importante dans *Illusions*.

- **Humour et blagues** (pas toujours drôles, dit un des personnages !) :

L'humour est d'abord inscrit dans le texte :

A plusieurs reprises, il est dit de Margaret que « c'était une femme dotée d'un très bon sens de **l'humour** » et Margaret, en effet, dit et fait des « **blagues** » à son mari.

Les personnages-narrateurs racontent également des « **blagues** » au spectateur sous la forme d'informations fracassantes, des scoops qu'ils réfutent dans la minute !

Il y a aussi cet étudiant qui, « **en guise de blague** », offre un joint à son professeur, Albert.

Notons que ces blagues ont parfois des conséquences dramatiques et ne font pas toujours rire.

Parfois c'est le personnage-narrateur qui annonce la couleur :

« Et voilà une histoire **très drôle** sur comment Albert a un jour trop fumé du chanvre. »

- **Des situations loufoques** :

A 8 ans Dennis voit une soucoupe volante et découvre le monde menteur des adultes.

A 48 ans, Albert fume son premier joint et découvre que le monde est tragiquement mou.

Margaret, un jour, pour jouer, se cache dans une armoire et demande à son mari qu'il invente un chant magique pour qu'elle sorte. Sandra éclate en sanglots quand son mari lui dit que la bande rose qui la fascine est indubitablement le coucher du soleil. Dennis reste des heures assis sur une pierre pendant que Sandra tourne en rond...

- **Un comique de répétition** :

Il y a énormément de mots, des phrases, des formules ou des situations répétés qui ont, indéniablement un **effet comique**.

Par exemple, la didascalie amusante : « Entracte pour boire de l'eau ».

Par exemple, la formule quasi biblique : « l'amour vainc la mort ».

La succession de ces confessions graves, au seuil de la mort, a un effet comique certain surtout lorsqu'une confession est contredite par la suivante. Ainsi Dennis, sur son lit de mort, remercie Sandra pour la force de son amour et loue leur amour réciproque et le fait que, dit-il, « nous n'ayons rien à nous cacher » ; la confession suivante est celle de Sandra, sur son lit de mort également, qui avoue à Albert qu'elle n'a aimé que lui : « tu as été le seul que j'ai aimé ».

L'obsession de l'idée que « l'amour véritable est forcément réciproque » est la lubie de Dennis et d'Albert. Lorsque Albert apprend de la bouche de sa femme qu'elle l'a trompé avec Dennis toute sa vie, « Albert a été absolument ravi de l'annonce de Margaret, parce qu'ainsi il s'est assuré de manière définitive et sans conteste que l'amour ne peut être que réciproque ». Albert revêt ici l'emploi comique d'un Arnolphe de Molière, prêt à tout pour avoir raison.

### - Ironie tragique :

L'ironie tragique apparaît à la fin de la pièce quand Albert-Arnolphe se précipite chez Sandra qui est en train de mourir et lui annonce, exalté « que lui Albert l'avait toujours aimée et que, cela voulait donc dire que leur amour était réciproque » ; et il lui apprend que Dennis son mari l'avait trompé toute sa vie avec Margaret et que la belle confession de son mari qui ne ment jamais n'avait été en fait « qu'un tissu de bobards ». « Et c'est avec ces pensées-là que Sandra est morte ». Cruauté double de la situation puisque l'aveu de Margaret sur son infidélité était une blague !

L'ironie tragique culmine à la dernière page lorsque Albert veut annoncer à Margaret qu'il s'était illusionné en croyant avoir aimé Sandra alors qu'il n'a jamais aimé qu'elle, sa femme, mais celle-ci s'est suicidée : elle ne le saura donc jamais ! De même, Margaret lui dit dans sa lettre d'adieu qu'elle ne l'a jamais trompé, qu'elle l'aimait et que l'amour peut ne pas être réciproque. En l'occurrence, il l'était !!! Misfit pour tout le monde !

La fin de chaque protagoniste se termine sur une illusion ou un mensonge : Dennis meurt en croyant sa femme amoureuse de lui, Sandra meurt en apprenant que son mari lui avait menti toute sa vie, Margaret meurt en croyant que son mari ne l'aimait pas et Albert s'éteint en apprenant qu'il a raconté une contre-vérité à Sandra sur son lit de mort, non, Dennis ne l'avait pas trompé. Fiasco total pour ces quatre personnages qui voulaient dire la vérité à tout prix et comprendre philosophiquement leurs vies à l'heure de leur mort !  
**Ce quadruple ratage est tragiquement comique.**

## 8 « VERTIGE DE L'AMOUR » ET VERTIGE TOUT COURT

*Illusions* est une pièce baroque avec des effets de miroir et des situations changeantes, fluctuantes. Vertige de l'amour que cet amour réciproque d'un couple qui se défait pour se recomposer en chassé-croisé entre les deux couples et revenir à la situation première. Le spectateur ne sait plus où il en est et qui il doit croire. Doit-il croire Dennis, l'homme qui ne ment jamais, Sandra sur son lit de mort ? Peut-il faire confiance aux personnages-narrateurs qui annoncent que Margaret a un cancer du sein, que Dennis et Sandra sont frères et sœur pour se rétracter immédiatement ? Ils blaguaient !

*Illusions* de Viripaev semble être une **entreprise de démolition programmée de tout ce que la pièce construit**. Chaque information donnée est susceptible d'être détruite dans la minute qui suit ; chaque pas en avant est suivi d'un retour en arrière puisque la chronologie n'est pas respectée ; pas de « fable unique » dans cette pièce mais « des menus morceaux éclatés », « des menus éclats multicolores » qui donnent **le vertige** tel un kaléidoscope.

Le dispositif imaginé par Viripaev provoque également la confusion et le vertige puisque les quatre personnages-narrateurs passent du « je » du récitant (« je veux vous parler d'un couple marié ») au « je » du personnage d'octogénaire dont il endosse le rôle (« Je te suis reconnaissant parce que tu m'as appris l'amour »).

## CONCLUSION :

**Illusions** nous piège : en apparence, la pièce est d'une extrême **simplicité** puisqu'une jeune femme entre sur scène et dit : « **Bonjour** » au spectateurs, puis, les récits des vies de Dennis, Sandra, Albert, Margaret achevés, elle dit « **au revoir** » et quitte la scène.

En fait, l'organisation de cette pièce est savamment **complexe** et donne **le vertige**. Les récits de vie entrecoupés de commentaires superposent les niveaux différents de narration ; les informations sont contradictoires, éparpillées dans le temps humain des personnages (de 8 à 94 ans) et fluctuantes. Et de fait une **inquiétante étrangeté** baigne la pièce (Margaret revendique d'ailleurs des « minutes d'étrangeté »). On est baladé dans le labyrinthe mental de ces vieux qui tentent de faire le bilan de leurs expériences et asseoir une ultime et dérisoire philosophie de leurs vies. La vie n'est pas un long et paisible continuum ; elle est pleine d' « accidents devant vous exprimés » (*l'illusion comique*). Il n'y a aucune certitude définitive, aucune vérité établie ni pour les personnages, ni pour le spectateur qui est happé dans le tourbillon de ces confessions contradictoires et changeantes. Le théâtre est vertige, illusion et questionnement métaphysique comme la vie elle-même. Pire encore : la vie ne serait qu'un théâtre. Shakespeare et Beckett.

« C'est un jeu. Prends-le comme un jeu. » dit Margaret à Albert dans *Illusions*.

Au théâtre, **assis dans son fauteuil** (souvent en velours), le spectateur essaie d'être « intelligent » (*intelligere*, comprendre en latin) et de comprendre ce qui se joue devant lui comme Albert, **assis dans son fauteuil en rotin** essaie de comprendre sa vie et le cosmos, à 94 ans, en regardant les étoiles : « Du fait de son âge il y voyait mal, et l'ensemble du ciel étoilé formait pour lui une seule **bouillie** scintillante de lumière bleue ».

La vie comme bouillie scintillante de lumière bleue !

« Il doit pourtant bien y avoir quand même un minimum de constance, dans ce cosmos changeant ? »

Cette dernière phrase de la pièce résonne comme l'interrogation désespérée d'un personnage de Beckett.

*Illusions* est une fable métaphysique, héraclitéenne et comique. C'est une pièce formidable.

## EN ECHO (LIVRES, FILMS, ARTS-PLASTIQUES...)

### Bibliographie

Alain Badiou : *Eloge de l'amour*, 2011, Champs essais, Flammarion.

Diderot : *Jacques le fataliste*, 1771 ; (dialogue entrecoupé de récits : Jacques, un valet philosophe, fait à son maître le récit de ses amours et raisonne aussi avec lui sur les accidents de la vie et sur l'illusion qu'on a de la commander !)

Sandor Marai (1900-1989) : *Métamorphoses d'un mariage*, 1979 ; (Roman d'amour en trois récits-confessions qui cernent la vérité des personnages par un subtil jeu de miroir) 2006, Albin Michel

Schnitzler : *La Ronde*, 1897, publiée en 1903, censurée en 1904 ; (la pièce est constituée de dix dialogues entre deux personnages, un homme et une femme, qui ont une relation sexuelle. La ronde vient du fait que chacun des protagonistes a deux partenaires successifs et apparaît dans deux scènes consécutives, et le dernier personnage a une relation avec la première).

Bennet : *La mise à nu des époux Ransome*, 10/18 (Un couple de personnes âgées rentre chez lui après une soirée à l'opéra ; leur maison est totalement vidée, cambriolée ; mis à nu, ils vont réagir et être amenés à se parler).

Jean-Baptiste Botul : *La Métaphysique du Mou*, Texte établi et annoté par Jacques Gaillard, 2011, Mille et une nuits (pochade parodique de texte philosophique).

### Chansons

Alain Baschung : *Vertige de l'amour*

Barthélémy : *L'amour, l'amour, l'amour...*

### Filmographie

Jean-Luc Godard : *Eloge de l'amour*, 2001

Hitchcock : *Vertigo (Sueurs froides)*, 1958

### Arts plastiques

Philippe Ramette : *Contemplation irrationnelle* (2003)

« Ma démarche est une attitude contemplative. L'idée forte consiste à représenter un personnage qui porte un regard décalé sur le monde, sur la vie quotidienne. Dans mes photos je ne vois pas d'attirance pour le vide, mais la possibilité d'acquiescer un nouveau point de vue. » P. Ramette